

MICHEL DE MONTAIGNE

ESSAYS

Book 1 · Chapter 24

Original text in Middle French (1595, Public domain) · Last updated on August 28, 2024

HYPERESSAYS is a project to create a modern and accessible online edition of the *Essays* of Michel de Montaigne. More information at www.hyperessays.net

GOURNAY-1-24-20240902-122947



Du pedantisme

^a JE me suis souvent despité en mon enfance, de voir és comedies Italiennes, tousjours un pedante pour badin, & le surnom de magister, n'avoir guere plus honorable signification parmy nous. Car leur estant donné en gouvernement, que pouvois-je moins faire que d'estre jaloux de leur reputation ? Je cherchois bien de les excuser par la disconvenance naturelle qu'il y a entre le vulgaire, & les personnes rares & excellentes en jugement, & en sçavoir : d'autant qu'ils vont un train entierement contraire les uns des autres. Mais en cecy perdois-je mon latin : que les plus galans hommes c'estoient ceux qui les avoient le plus à mespris, tesmoing nostre bon du Bellay :

^a *Mais je hay par sur tout un scavoir pedantesque.*

^b Et est cette coustume ancienne : car Plutarque dit que Grec & Escolier, estoient mots de reproche entre les Romains, & de mespris. ^a Depuis avec l'aage j'ay trouvé qu'on avoit une grandissime raison, & que *magis magnos clericos, non sunt magis magnos sapientes*. Mais d'ou il puisse advenir qu'une ame riche de la connoissance de tant de choses, n'en devienne pas plus vive, & plus esveillée ; & qu'un esprit grossier & vulgaire puisse loger en soy, sans s'amender, les discours & les jugemens des plus excellens esprits, que le monde ait porté, j'en suis encore en doute. ^b A recevoir tant de cervelles estrangeres, & si fortes, & si grandes, il est necessaire (me disoit une fille, la premiere de nos Princesses, parlant de quelqu'un) que la sienne se foule, se contraigne & rappetisse, pour faire place aux autres. ^a Je dirois volontiers que comme les plantes s'estouffent de trop d'humeur, & les lampes de trop d'huile, aussi faict l'action de l'esprit par trop d'estude & de matiere : lequel occupé & embarrassé d'une grande diversité de choses, perde le moyen de se demesler. Et que cette charge le tienne courbe & croupy. Mais il en va autrement : car nostre ame s'eslargit d'autant plus qu'elle se remplit. Et aux exemples des vieux temps, il se void tout au rebours, des suffisans hommes aux maniemens des choses publiques, des grands capitaines, & grands conseillers aux affaires d'estat, avoir esté ensemble tressçavans. ^a Et quant aux Philosophes retirez de toute occupation publique, ils ont esté aussi quelque fois à la verité

mesprisez, par la liberté Comique de leur temps, leurs opinions & façons les rendans ridicules. Les voulez vous faire juges des droits d'un procès, des actions d'un homme ? Ils en sont bien prests ! Ils cherchent encore s'il y a vie, s'il y a mouvement, si l'homme est autre chose qu'un bœuf : que c'est qu'agir & souffrir, quelles bestes ce sont, que loix & justice. Parlent ils du magistrat, ou parlent-ils à luy ? c'est d'une liberté irreverente & incivile. Oyent-ils louer un Prince ou un Roy ? c'est un pastre pour eux, oisif comme un pastre, occupé à pressurer & tondre ses bestes : mais bien plus rudement. En estimez vous quelqu'un plus grand, pour posseder deux mille arpents de terre ? eux s'en moquent, accoustumés d'embrasser tout le monde, comme leur possession. Vous ventez vous de vostre noblesse, pour compter sept ayeulx riches ? ils vous estiment de peu : ne concevans l'image universelle de nature, & combien chascun de nous a eu de predecesseurs, riches, pauvres, Roys, valets, Grecs, Barbares. Et quand vous seriez cinquantesme descendant de Hercules, ils vous trouvent vain, de faire valoir ce present de la fortune. Ainsi les desdaignoit le vulgaire, comme ignorants les premieres choses & communes, & comme presomptueux & insolents. Mais cette peinture Platonique est bien esloignee de celle qu'il faut à noz hommes. ^a On envioit ceux-là comme estans au dessus de la commune façon, comme mesprisans les actions publiques, comme ayans dressé une vie particuliere & inimitable, reglee à certains discours hautains & hors d'usage : ceux-cy on les desdaigne, comme estans au dessous de la commune façon, comme incapables des charges publiques, comme trainans une vie & des meurs basses & viles apres le vulgaire. *Odi homines ignava opera, Philosopha sententia.* ^a Quant à ces Philosophes, dis-je, comme ils estoient grands en science, ils estoient encore plus grands en toute action. Et tout ainsi qu'on dit de ce Geometrien de Syracuse, lequel ayant esté destourné de sa contemplation, pour en mettre quelque chose en pratique, à la deffense de son pais, qu'il mit soudain en train des engins espouvantables, & des effects surpassans toute creance humaine ; desdaignant toutesfois luy mesme toute cette sienne manufacture, & pensant en cela avoir corrompu la dignité de son art, de laquelle ses ouvrages n'estoient que l'apprentissage & le jouet. Aussi eux si quelquefois on les a mis à la preuve de l'action, on les a veu voler d'une aisle si haulte, qu'il paroissoit bien, leur cœur & leur ame s'estre merueilleusement grossie & enrichie par l'intelligence des choses. Mais ^c aucuns voyants la place du gouvernement politique saisie par hommes incapables, s'en sont reculés. Et celuy qui demanda à Crates, jusques à quand il faudroit philosopher, en receut cette response : jusques à tant que ce ne soient plus des asniers, qui conduisent noz armees. Heraclitus resigna la Royauté à son frere. Et aux Ephesiens, qui luy reprochoient, qu'il passoit son temps à jouër avec les enfans devant le temple : Vaut-il pas mieux faire cecy, que gouverner les affaires en vostre compagnie ? ^a D'autres ayans leur imagination logee au dessus de la fortune & du monde, trouverent les sieges de la justice, & les thrones mesmes des Roys, bas & viles. ^c Et refusa Empedocles la royauté, que les Agrigentins luy offrirent. ^a Thales accusant quelquefois le soing du mesnage & de s'enrichir, on luy reprocha que c'estoit à la mode du renard, pour n'y pouvoir advenir. Il luy print envie par passetemps d'en montrer l'experience, & ayant pour ce coup ravalé son sçavoir au service du proffit & du gain, dressa une trafique, qui dans un an rapporta telles richesses, qu'à peine en toute leur vie, les plus experimentez de ce mestier là, en

pouvoient faire de pareilles. « Ce qu'Aristote recite d'aucuns, qui appelloient & celui là, & Anaxagoras, & leurs semblables, sages & non prudents, pour n'avoir assez de soin des choses plus utiles : outre ce que je ne digere pas bien cette difference de mots, cela ne sert point d'excuse à mes gens ; & à voir la basse & necessiteuse fortune, dequoy ils se payent, nous aurions plustost occasion de prononcer tous les deux, qu'ils sont, & non sages, & non prudents. » Je quitte cette premiere raison, & croy qu'il vaut mieux dire, que ce mal vienne de leur mauvaise façon de se prendre aux sciences : & qu'à la mode dequoy nous sommes instruits, il n'est pas merveille si ny les escoliers, ny les maistres n'en deviennent pas plus habiles, quoy qu'ils s'y facent plus doctes. De vray le soing & la despence de nos peres, ne vise qu'à nous meubler la teste de science : du jugement & de la vertu, peu de nouvelles. « Criez d'un passant à nostre peuple : O le sçavant homme ! Et d'un autre, O le bon homme ! Il ne faudra pas à destourner les yeux & son respect vers le premier. Il y faudroit un tiers crieur : O les lourdes testes ! » Nous enquerons volontiers, Sçait-il du Grec ou du Latin ? escrit-il en vers ou en prose ? mais, s'il est devenu meilleur ou plus advisé, c'estoit le principal, & c'est ce qui demeure derriere. Il falloit s'enquerir qui est mieux sçavant, non qui est plus sçavant. » Nous ne travaillons qu'à remplir la memoire, & laissons l'entendement « & la conscience » vuide. Tout ainsi que les oyseaux vont quelquefois à la queste du grain, & le portent au bec sans le taster, pour en faire bechee à leurs petits : ainsi nos pedantes vont pillotans la science dans les livres, & ne la logent qu'au bout de leurs levres, pour la degorger seulement, & mettre au vent. « C'est merveille combien proprement la sottise se loge sur mon exemple. Est-ce pas faire de mesme, ce que je fay en la plus part de cette composition ? Je m'en vay escorniffant par-cy par-là, des livres, les sentences qui me plaisent ; non pour les garder (car je n'ay point de gardoire) mais pour les transporter en cettuy-cy ; où, à vray dire, elles ne sont non plus miennes, qu'en leur premiere place. Nous ne sommes, ce croy-je, sçavants, que de la science presente : non de la passee, aussi peu que de la future. » Mais qui pis est, leurs escoliers & leurs petits ne s'en nourrissent & alimentent non plus, ains elle passe de main en main, pour cette seule fin, d'en faire parade, d'en entretenir autruy, & d'en faire des comptes, comme une vaine monnoye inutile à tout autre usage & emploie, qu'à compter & jetter. « *Apud alios loqui didicerunt, non ipsi secum. Non est loquendum, sed gubernandum.* » Nature pour montrer, qu'il n'y a rien de sauvage en ce qu'elle conduit, faict naistre souvent és nations moins cultivees par art, des productions d'esprit, qui luittent les plus artistes productions. Comme sur mon propos, le proverbe Gascon tiré d'une chalemie, est-il delicat, *Bouha prou bouha, mas à remuda lous dits qu'em.* Souffler prou souffler, mais à remuer les doigts, nous en sommes là. » Nous sçavons dire, Cicero dit ainsi, voila les meurs de Platon, ce sont les mots mesmes d'Aristote : mais nous que disons nous nous mesmes ? que faisons nous ? que jugeons nous ? Autant en diroit bien un perroquet. Cette façon me fait souvenir de ce riche Romain, qui avoit esté soigneux à fort grande despence, de recouvrer des hommes suffisans en tout genre de science, qu'il tenoit continuellement autour de luy, affin que quand il escheoit entre ses amis, quelque occasion de parler d'une chose ou d'autre, ils suppléassent sa place, & fussent tous prests à luy fournir, qui d'un discours, qui d'un vers d'Homere, chacun selon son gibier : & pensoit ce sçavoir estre sien, par ce qu'il estoit en la teste de ses gens. Et comme font

aussi ceux, desquels la suffisance loge en leurs somptueuses librairies. ^c J'en connoy, à qui quand je demande ce qu'il sçait, il me demande un livre pour le monstrier : & n'oseroit me dire, qu'il a le derriere galeux, s'il ne va sur le champ estudier en son lexicon que c'est que galeux, & que c'est que derriere. ^a Nous prenons en garde les opinions & le sçavoir d'autrui, & puis c'est tout : il les faut faire nostres. Nous semblons proprement celuy, qui ayant besoing de feu, en iroit querir chez son voisin, & y en ayant trouvé un beau & grand, s'arresteroit là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy. Que nous sert-il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere, si elle ne se transforme en nous ? si elle ne nous augmente & fortifie ? Pensons nous que Lucullus, que les lettres rendirent & formerent si grand capitaine sans experience, les eust prises à nostre mode ? ^b Nous nous laissons si fort aller sur les bras d'autrui, que nous aneantissons nos forces. Me veux-je armer contre la crainte de la mort ? c'est aux despens de Seneca. Veux-je tirer de la consolation pour moy, ou pour un autre ? je l'emprunte de Cicero : je l'eusse prise en moy-mesme, si on m'y eust exercé. Je n'ayme point cette suffisance relative & mendiee. ^a Quand bien nous pourrions estre sçavans du sçavoir d'autrui, au moins sages ne pouvons nous estre que de nostre propre sagesse.

^a *μισῶ σοφιστήν, ὅστις οὐχ ἀντὶ σοφός.*

^c *Ex quo Ennius : Nequicquam sapere sapientem, qui ipse sibi prodesse non quiret.*

^b *si cupidus, si*

Vanus & Euganea quamtumuis uilior agna.

^c *Non enim paranda nobis solùm, sed fruenda sapientia est.* ^c Dionysius se moquoit des Grammariens, qui ont soin de s'enquerir des maux d'Ulysses, & ignorent les propres : des musiciens, qui accordent leurs fleutes, & n'accordent pas leurs mœurs : des orateurs, qui estudient à dire justice, non à la faire. ^a Si nostre ame n'en va un meilleur bransle, si nous n'en avons le jugement plus sain, j'aymerois aussi cher que mon escolier eust passé le temps à jöuer à la paume, au moins le corps en seroit plus allegre. Voyez le revenir de là, apres quinze ou seize ans employez, il n'est rien si mal propre à mettre en besongne : tout ce que vous y reconnoissez d'avantage, c'est que son Latin & son Grec l'ont rendu plus sot & presumptueux qu'il n'estoit party de la maison. ^c Il en devoit rapporter l'ame pleine, il ne l'en rapporte que bouffie : & l'a seulement enflée, en lieu de la grossir. ^c Ces maistres icy, comme Platon dit des Sophistes, leurs germains, sont de tous les hommes, ceux qui promettent d'estre les plus utiles aux hommes, & seuls entre tous les hommes, qui non seulement n'amendent point ce qu'on leur commet, comme fait un charpentier & un masson : mais l'empirent, & se font payer de l'avoir empiré. ^c Si la loy que Protagoras proposoit à ses disciples, estoit suivie : ou qu'ils le payassent selon son mot, ou qu'ils jurassent au temple, combien ils estimoient le profit qu'ils avoient receu de sa discipline, & selon iceluy satisfissent sa peine : mes pedagogues se trouveroient chomez, s'estans remis au serment de mon experience. ^a Mon vulgaire Perigordin appelle fort plaisamment *Lettre-ferits*, ces sçavanteaux, comme si vous disiez *Lettre-ferus*, ausquels les lettres ont donné un coup de marteau, comme on dit. De vray le plus souvent ils semblent estre ravalez, mesmes du sens commun. Car le

païsant & le cordonnier vous leur voyez aller simplement & naïvement leur train, parlant de ce qu'ils sçavent : ceux-cy pour se vouloir eslever & gendarmer de ce sçavoir, qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'embarrassant, & empetrant sans cesse. Il leur eschappe de belles parolles, mais qu'un autre les accommode : ils connoissent bien Galien, mais nullement le malade : ils vous ont desja rempli la teste de loix, & si n'ont encore conçu le neud de la cause : ils sçavent la Theorique de toutes choses, cherchez qui la mette en pratique. ^a J'ay veu chez moy un mien amy, par maniere de passetemps, ayant affaire à un de ceux-cy, contrefaire un jargon de Galimatias, propos sans suite, tissu de pieces rapportées, sauf qu'il estoit souvent entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un jour ce sot à debattre, pensant tousjours respondre aux objections qu'on luy faisoit. Et si estoit homme de lettres & de reputation, & qui avoit une belle robbe.

*b Vos, ô patritius sanguis quos uiuere par est
Occipiti cæco, posticæ occurrere sannæ.*

^a Qui regardera de bien pres à ce genre de gens, qui s'estend bien loing, il trouuera comme moy, que le plus souvent ils ne s'entendent, ny autruy, & qu'ils ont la souenance assez pleine, mais le jugement entierement creux : sinon que leur nature d'elle mesme le leur ait autrement façonné. Comme j'ay veu Adrianus Turnebus, qui n'ayant fait autre profession que de lettres, en laquelle c'estoit, à mon opinion, le plus grand homme, qui fust il y a mil ans, n'ayant toutesfois rien de pedantesque que le port de sa robbe, & quelque façon externe, qui pouvoit n'estre pas civilisée à la courtisane : qui sont choses de neant. ^b Et hay nos gens qui supportent plus mal-aysement une robbe qu'une ame de travers : & regardent à sa reverence, à son maintien & à ses bottes, quel homme il est. ^a Car au dedans c'estoit l'ame la plus polie du monde. Je l'ay souvent à mon escient jetté en propos eslongnez de son usage ; il y voyoit si cler, d'une apprehension si prompte, d'un jugement si sain, qu'il sembloit, qu'il n'eust jamais fait autre mestier que la guerre, & affaires d'Estat. Ce sont natures belles & fortes :

*b queis arte benigna
Et meliore luto finxit præcordia Titan,*

^a qui se maintiennent au travers d'une mauvaise institution. Or ce n'est pas assez que nostre institution ne nous gaste pas, il faut qu'elle nous change en mieux. ^a Il y a aucuns de nos Parlements, quand ils ont à recevoir des officiers, qui les examinent seulement sur la science : les autres y adjoustent encores l'essay du sens, en leur presentant le jugement de quelque cause. Ceux-cy me semblent avoir un beaucoup meilleur stile : Et encore que ces deux pieces soyent necessaires, & qu'il faille qu'elles s'y trouvent toutes deux : si est-ce qu'à la verité celle du sçavoir est moins prisable, que celle du jugement ; cette-cy se peut passer de l'autre, & non l'autre de cette-cy. Car comme dict ce vers Grec,

a ὡς οὐδέν ἢ μάθῃσις, ἣν μὴ νοῦς παρῆ,

^a A quoy faire la science, si l'entendement n'y est ? Pleust à Dieu que pour le bien de nostre justice ces compagnies là se trouvassent aussi bien fournies

d'entendement & de conscience, comme elles sont encore de science. « *Non vitæ, sed scholæ discimus.* » Or il ne faut pas attacher le sçavoir à l'ame, il l'y faut incorporer : il ne l'en faut pas arrouser, il l'en faut teindre ; & s'il ne la change, & meliore son estat imparfait, certainement il vaut beaucoup mieux le laisser là. C'est un dangereux glaive, & qui empesche & offence son maistre s'il est en main foible, & qui n'en sçache l'usage : « *vt fuerit melius non didicisse.* » A l'aventure est-ce la cause, que & nous, & la Theologie ne requerons pas beaucoup de science aux femmes, & que François Duc de Bretagne fils de Jean V. comme on luy parla de son mariage avec Isabeau fille d'Escosse, & qu'on luy adjousta qu'elle avoit esté nourrie simplement & sans aucune instruction de lettres, respondit, qu'il l'en ayroit mieux, & qu'une femme estoit assez sçavante, quand elle sçavoit mettre difference entre la chemise & le pourpoint de son mary. » Aussi ce n'est pas si grande merveille, comme on crie, que nos ancestres n'ayent pas fait grand estat des lettres, & qu'encores aujourd'huy elles ne se trouvent que par rencontre aux principaux conseils de nos Roys : & si cette fin de s'en enrichir, qui seule nous est aujourd'huy proposée par le moyen de la Jurisprudence, de la Medecine, du pedantisme, & de la Theologie encore, ne les tenoit en credit, vous les verriez sans doubtte aussi marmiteuses qu'elles furent onques. Quel dommage, si elles ne nous apprennent ny à bien penser, ny à bien faire ? « *Postquam docti prodierunt, boni desunt.* » Toute autre science, est dommageable à celuy qui n'a la science de la bonté. Mais la raison que je cherchois tantost, seroit elle point aussi de là, que nostre estude en France n'ayant quasi autre but que le prouffit, moins de ceux que nature a fait naistre à plus genereux offices que lucratifs, s'adonnants aux lettres, ou si courtement (retirez avant que d'en avoir pris appetit, à une profession qui n'a rien de commun avec les livres) il ne reste plus ordinairement, pour s'engager tout a fait à l'estude, que les gents de basse fortune, qui y questent des moyens à vivre. Et de ces gents-là, les ames estants & par nature, & par institution domestique & exemple, du plus bas aloy, rapportent fausement le fruit de la science. Car elle n'est pas pour donner jour à l'ame qui n'en a point : ny pour faire voir un aveugle. Son mestier est, non de luy fournir de veuë, mais de la luy dresser, de luy regler ses allures, pourveu qu'elle aye de soy les pieds, & les jambes droites & capables. C'est une bonne drogue que la science, mais nulle drogue n'est assez forte, pour se preserver sans alteration & corruption, selon le vice du vase qui l'estuye. Tel a la veuë claire, qui ne l'a pas droite : & par consequent void le bien, & ne le suit pas : & void la science, & ne s'en sert pas. La principale ordonnance de Platon en sa Republique, c'est donner à ses citoyens selon leur nature, leur charge. Nature peut tout, & fait tout. Les boiteux sont mal propres aux exercices du corps, & aux exercices de l'esprit les ames boiteuses. Les bastardes & vulgaires sont indignes de la philosophie. Quand nous voyons un homme mal chaussé, nous disons que ce n'est pas merveille, s'il est chaussetier. De mesme il semble, que l'experience nous offre souvent, un medecin plus mal medeciné, un Theologien moins reformé, & coustumierement un sçavant moins suffisant qu'un autre. « *Aristo Chius avoit anciennement raison de dire, que les philosophes nuisoient aux auditeurs : d'autant que la plus part des ames ne se trouvent propres à faire leur profit de telle instruction : qui, si elle ne se met à bien, se met à mal : ἀσώτους ex Aristippi, acerbos ex Zenonis schola exire.* » En cette belle institution que Xenophon preste aux Perses, nous trouvons qu'ils apprenoient la vertu à leurs enfans,

comme les autres nations font les lettres. c Platon dit que le fils aîné en leur succession royale, estoit ainsi nourry. Apres sa naissance, on le donnoit, non à des femmes, mais à des eunuches de la premiere autorité autour des Roys, à cause de leur vertu. Ceux-cy prenoient charge de luy rendre le corps beau & sain : & apres sept ans le duisoient à monter à cheval, & aller à la chasse. Quand il estoit arrivé au quatorziesme, ils le depoisoient entre les mains de quatre : le plus sage, le plus juste, le plus temperant, le plus vaillant de la nation. Le premier luy apprenoit la religion : le second, à estre tousjours veritable : le tiers, à se rendre maistre des cupiditez : le quart, à ne rien craindre. a C'est chose digne de tres-grande consideration, que en cette excellente police de Lycurgus, & à la verité monstrueuse par sa perfection, si songneuse pourtant de la nourriture des enfans, comme de sa principale charge, & au giste mesmes des Muses, il s'y face si peu de mention de la doctrine : comme si cette genereuse jeunesse desdaignant tout autre joug que de la vertu, on luy aye deu fournir, au lieu de nos maistres de science, seulement des maistres de vaillance, prudence & justice. c Exemple que Platon a suivy en ses loix. a La façon de leur discipline, c'estoit leur faire des questions sur le jugement des hommes, & de leurs actions : & s'ils condamnoient & loüoient, ou ce personnage, ou ce fait, il falloit raisonner leur dire, & par ce moyen ils aiguisoient ensemble leur entendement, & apprenoit le droit. Astyages en Xenophon, demande à Cyrus compte de sa derniere leçon : C'est, dit-il, qu'en nostre escole un grand garçon ayant un petit saye, le donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille, & luy osta son saye, qui estoit plus grand : nostre precepteur m'ayant fait juge de ce different ; je jugeay qu'il falloit laisser les choses en cet estat, & que l'un & l'autre sembloit estre mieux accommodé en ce point : sur quoy il me remontra que j'avois mal fait car je m'estois arresté à considerer la bien-seance, & il falloit premierement avoir prouvé à la justice, qui vouloit que nul ne fust forcé en ce qui luy appartenoit. Et dit qu'il en fut fouetté, tout ainsi que nous sommes en nos villages, pour avoir oublié le premier Aoriste de *τύπτω* . Mon regent me feroit une belle harangue *in genere demonstrativo*, avant qu'il me persuadast que son escole vaut cette-là. Ils ont voulu couper chemin : & puis qu'il est ainsi que les sciences, lors mesmes qu'on les prent de droit fil, ne peuvent que nous enseigner la prudence, la preud'hommie & la resolution, ils ont voulu d'arrivée mettre leurs enfans au propre des effects, & les instruire non par ouyr dire, mais par l'essay de l'action, en les formant & moulant vivvement, non seulement de preceptes & parolles, mais principalement d'exemples & d'oeuvres : afin que ce ne fust pas une science en leur ame, mais sa complexion & habitude : que ce ne fust pas un acquest, mais une naturelle possession. A ce propos, on demandoit à Agesilaus ce qu'il seroit d'avis, que les enfans apprinsent : Ce qu'ils doivent faire estans hommes, respondit-il. Ce n'est pas merveille, si une telle institution a produit des effects si admirables. a On alloit, dit-on, aux autres villes de Grece chercher des Rhetoriciens, des Peintres, & des Musiciens : mais en Lacedemone des legislateurs, des magistrats, & Empereurs d'armée : à Athenes on apprenoit à bien dire, & icy à bien faire : là à se desmesler d'un argument sophistique, & à rabattre l'imposture des mots captieusement entrelassez ; icy à se desmesler des appats de la volupté, & à rabatre d'un grand courage les menasses de la fortune & de la mort : ceux-là s'embesongnoient apres les parolles, ceux-cy apres les choses : là c'estoit une continuelle exercitation de la langue, icy une

continuelle exercitation de l'ame. Parquoy il n'est pas estrange, si Antipater leur demandant cinquante enfans pour ostages, ils respondirent tout au rebours de ce que nous ferions, qu'ils aymoient mieux donner deux fois autant d'hommes faits ; tant ils estimoient la perte de l'education de leur pays. Quand Agesilaus convie Xenophon d'envoyer nourrir ses enfans à Sparte, ce n'est pas pour y apprendre la Rhetorique, ou Dialectique : mais pour apprendre (ce dit-il) la plus belle science qui soit, à sçavoir la science d'obeir & de commander. « Il est tresplaisant, de voir Socrates, à sa mode se moquant de Hippias, qui luy recite, comment il a gagné, specialement en certaines petites villetes de la Sicile, bonne somme d'argent, à regenter : & qu'à Sparte il n'a gagné pas un sol. Que ce sont gents idiots, qui ne sçavent ny mesurer ny compter : ne font estat ny de Grammaire ny de rythme : s'amusans seulement à sçavoir la suite des Roys, établissement & decadence des estats, & tel fatras de comptes. Et au bout de cela, Socrates luy faisant advouer par le menu, l'excellence de leur forme de gouvernement publique, l'heur & vertu de leur vie privée, luy laisse deviner la conclusion de l'inutilité de ses arts. « Les exemples nous apprennent, & en cette martiale police, & en toutes ses semblables, que l'estude des sciences amollit & effemine les courages, plus qu'il ne les fermit & aguerrit. Le plus fort estat, qui paroisse pour le present au monde, est celuy des Turcs, peuples egalemeut duicts à l'estimation des armes, & mespris des lettres. Je trouve Rome plus vaillante avant qu'elle fust sçavante. Les plus belliqueuses nations en nos jours, sont les plus grossieres & ignorantes. Les Scythes, les Parthes, Tamburlan, nous servent à cette preuve. Quand les Gots ravagerent la Grece, ce qui sauva toutes les librairies d'estre passées au feu, ce fut un d'entre eux, qui sema cette opinion, qu'il failloit laisser ce meuble entier aux ennemis : propre à les destourner de l'exercice militaire, & amuser à des occupations sedentaires & oysives. Quand nostre Roy Charles VIII. quasi sans tirer l'espee du fourreau, se veid maistre du Royaume de Naples, & d'une bonne partie de la Toscane, les seigneurs de sa suite, attribuerent cette inesperee facilité de conqueste, à ce que les Princes & la noblesse d'Italie s'amussoient plus à se rendre ingenieux & sçavants, que vigoureux & guerriers.